

**SCIENCE ET RELIGION DANS UNE ŒUVRE DE SCIENCE-FICTION :
le cas de *La mort vivante* de Stefan WUL, Youssouf DIARRASSOUBA**
(Université P. G. C. de Korhogo – RCI)
ladiarr@yahoo.com

Résumé

L'opposition des principes de la science à ceux de la religion est un fait permanent dans l'histoire de l'humanité. La science et la religion représentent deux domaines qui entretiennent tantôt un rapport antagoniste tantôt un rapport de bénéfique collaboration. La question de leur coexistence intéresse divers champs de recherche notamment littéraire, sociologique, historique et philosophique. Dans le cadre de l'interdisciplinarité, la présente étude se déploie à partir d'un regard critique de la réflexion philosophique sur une œuvre de science-fiction.

Mots clés : Science, Religion, Philosophie, Littérature, Bioéthique.

**SCIENCE AND RELIGION IN A BOOK OF SCIENCE-FICTION: the case
of *La mort vivante* of Stefan WUL**

Abstract

The opposition of the principles of science to the ones of religion is a permanent fact in the history of humanity. Science and religion are two fields that have sometimes a conflicting relationship and sometimes a profitable collaboration relationship. The question of their coexistence is of interest for various fields of research namely in literature, sociology, history and philosophy. In the framework of interdisciplinary, the present study starts with a critical look of the philosophical thought on a science fiction work.

Keywords: Science, Religion, Philosophy, literature, Bioethics.

Introduction

Stefan Wul, auteur du roman de science fiction *La mort vivante* qui sera l'objet d'une analyse philosophique, est un écrivain français né à Paris le 27 mars 1922 et mort le 26 novembre 2003. De son vrai nom Pierre Pairault, l'auteur qui fait l'objet de cette étude, titulaire d'un baccalauréat en philosophie, avait de bonne disposition pour les études littéraires ou philosophiques. Cependant, influencé par ses parents, il entreprit des études dans le domaine scientifique et embrassa finalement une carrière de chirurgien-dentiste. Pour contenter sa femme qui n'avait pas apprécié un roman de science-fiction qu'elle avait lu, il s'essaya à l'écriture. Ce coup d'essai se solda par une fructueuse production littéraire de 1956 à 1959. Durant cette période, notre auteur produisit 11 romans notamment *Piège sur Zarkass*, *Peau Géante*, *Temple du passé*, *Niourk*, *La mort vivante* etc. Également romancier et poète, avec pour autre nom d'auteur Lionel Hudson, notre

auteur, dans l'ensemble de ces œuvres, s'inscrit dans le mouvement de l'anticipation. L'univers stylistique de ses romans de science-fiction est marqué par une ère apocalyptique mêlée de récits fantastiques et de frisson.

Comme dans son roman de science-fiction à succès *Niourk*, *La mort vivante* aborde aussi la question de la survie de la planète Terre. Si dans *Niourk*, c'est le héros, un enfant noir, abandonné par sa tribu, qui part en quête de la ville mythique Niourk, dans *La mort vivante*, c'est plutôt les hommes qui ont émigré sur la planète Vénus car la planète Terre était devenue inhabitable à cause des scientifiques. Pour éviter que Vénus ne connaisse le même sort que la planète Terre, les religieux, dirigés par le Consistoire, ont imposé une terrible censure aux scientifiques. Restée sur la planète Terre, Martha, une puissante femme mystérieuse, organise le transfèrement du maître-Bio Joachin de Vénus sur la Terre pour ressusciter sa fille unique Lyse. Certes, les scientifiques, de par l'évolution de leurs travaux, peuvent techniquement ressusciter les morts, mais l'institution religieuse, plus puissante, s'insurge contre une telle pratique. Cette divergence de vue met en confrontation les scientifiques et les religieux. Ce roman de science-fiction de Stefan Wul débute donc par une opposition frontale entre les religieux et les scientifiques. D'une part, les religieux, à travers le Consistoire, persécutent les scientifiques en leur imposant une terrible censure. D'autre part, les savants, de par leur folie inventive, transgressent les préceptes religieux et menacent la survie de l'humanité. Stefan Wul, dans cette œuvre, nous plonge dans univers futuriste où le développement à outrance de la science a rendu la Terre pratiquement inhabitable. De même, sur Vénus, le musellement de la recherche scientifique par les religieux est cause de la ruine de la science.

L'objectif principal de cette étude est de relever à la fois les méfaits de la censure religieuse sur l'évolution de la science et les effets déshumanisants de la folie inventive des savants. Outre ce but, l'intérêt de ce travail est de montrer que Stefan Wul, au-delà de l'opposition frontale de ces deux domaines de connaissance, veut mettre en avant leur complémentarité. D'où ce questionnement : en quoi la censure religieuse et la folie scientiste peuvent être préjudiciables au bien-être de l'humanité? La complémentarité de la science et de la religion n'est-elle pas la voie du véritable salut des hommes ?

1. La censure religieuse contre le progrès scientifique

La mort vivante de Stefan WUL, œuvre de science-fiction, débute par la mise en confrontation de deux personnages principaux, Joachin, le scientifique et l'Inspecteur-Prêtre, le religieux. Tandis que Joachin, renfermé dans son laboratoire, poursuivait ses recherches en biologie, le travail de l'envoyé de Sa Haute Prudence, l'Inspecteur-Prêtre, consistait principalement à maintenir les travaux de Joachin dans « d'inoffensives limites » (S. Wul, 1996, p. 08). Le travail du biologiste Joachin visait à faire évoluer la connaissance scientifique, à surmonter les entraves au mieux-être de l'homme. Le travail du religieux-Inspecteur visait plutôt à borner

ces recherches scientifiques en vue de préserver l'humanité de toutes les dérives de la science. Les scientifiques sont assimilés à « des jongleurs dangereux » (S. Wul, 1996, p. 08) c'est-à-dire à des praticiens qui manipulent des objets dont la maîtrise incertaine peut être préjudiciable à l'avenir de l'humanité. Pour les religions judéo-chrétiennes, l'existence de l'homme est uniquement déterminée par la maestria infinie et insondable de Dieu.

Le Consistoire, présidé par Sa haute Prudence, avait pour mission principale de censurer les travaux des scientifiques pour diverses raisons. L'une de ces raisons était relative au péché que commettraient les scientifiques en voulant manipuler le patrimoine génétique de l'homme. Les éminents défenseurs des commandements religieux voulaient maintenir les scientifiques dans d'inoffensives limites, en n'autorisant que des travaux sur les grenouilles. Joachin, le scientifique est bel et bien conscient de cette exigence du Consistoire quant il rappelle ceci : « Toucher à l'embryologie de l'homme est un sacrilège, je le sais » (S. Wul, 1996, p. 11). D'une part, l'épée de Damoclès du Consistoire obligeait le scientifique à n'utiliser que les grenouilles comme cobayes. D'autre part, la curiosité scientifique en vue de l'évolution de la connaissance incitait l'homme de science à appliquer ses expérimentations à l'homme. Cette audace de la science consisterait à faire des « expériences plus hardies » (S. Wul, 1996, p. 11) sur des vertébrés supérieurs. Pour dénoncer ces obstacles épistémologiques du Consistoire, Joachin affirma ceci : « nous brodons depuis deux ans sur le même thème » (S. Wul, 1996, p. 10). Inspectées par les envoyés de Sa Haute Prudence, les recherches scientifiques stagnent ; l'esprit du savant est miné par une sorte de monotonie heuristique. Les religieux redoutent également ces expérimentations scientifiques qui visent à cloner les vertébrés inférieurs tels que les batraciens et aussi les vertébrés supérieurs, notamment l'être humain. En Biologie, le clonage est la reproduction d'un individu (végétal ou animal) à partir d'une de ses cellules. Cette technique permet d'obtenir un ensemble de cellules à partir d'une seule. Par ce projet de clonage des êtres humains, les scientifiques, selon les religieux, commettent un sacrilège car ils veulent saboter le principe classique de reproduction des êtres vivants qui serait planifié par Dieu. Plus besoin de l'union d'un homme et d'une femme pour engendrer un enfant. En utilisant l'une des cellules d'un être vivant, on reproduit un autre être vivant qui lui est identique.

Le désir de clonage des êtres vivants a un fondement idéologique atomiste. En effet, les êtres vivants ne sont plus considérés comme étant des créatures d'un Dieu omnipotent, mais des êtres formés par un assemblage d'atomes. Des philosophes, à l'instar de Démocrite, Épicure et Lucrèce, récusent le créationnisme et défendent l'idée selon laquelle les composantes de l'univers sont formées d'atomes associés en combinaisons fortuites. Dans ce sens, la biologie vise la maîtrise de la loi de composition et de décomposition du code génétique des êtres vivants pour favoriser leur reproduction sans se référer à une quelconque prédétermination divine.

Dans la première partie de *La mort vivante* de Wul, Martha qui a perdu sa fille unique Lise sollicita les compétences scientifiques du Maître-bio Joachim pour ressusciter sa fille en utilisant la technique du clonage. Le désir de Martha de redonner vie à sa fille par ce procédé est perçu par les religieux comme étant une tentative satanique. Contre le mode de reproduction qui nécessite l'union de l'homme et de la femme, contre la vertu de l'espérance qui impose l'attente de l'avènement du Jugement dernier pour retrouver les chers disparus, Martha comptait plutôt sur les prouesses scientifiques de Joachim pour revoir sa fille bien-aimée, vivante. Les défenseurs de la religion récusent le clonage qui relève de « la dangereuse cuisine biologique des anciens âges » (S. Wul, 1996, p. 53). Stefan Wul, dans cette œuvre, prédit l'inhabitabilité de la terre par l'homme qui serait due aux dérives de la science. En effet, en s'adonnant à des expériences hautement risquées sur la cellule et l'atome, en remplaçant le processus de reproduction humaine par des « boutures humaines » (S. Wul, 1996, p. 49), les scientifiques ont hâté l'apocalypse sur Terre et ont contraint les hommes à émigrer sur la planète Vénus.

Dans cette œuvre de science-fiction, Stefan Wul avait déjà anticipé des préoccupations bioéthiques qui suscitent des débats intenses même en ces débuts du XXI^{ème} siècle :

de vieilles filles qui désiraient un enfant sans père, des femmes du monde qui voulaient confier à un bocal les charges de la maternité, des fous briguant un changement de sexe, des désaxés qui lui demandaient de pratiquer sur eux des opérations monstrueuses. (S. Wul, 1996, p. 30).

Les gardiens des principes religieux se méfient terriblement de l'évolution d'une science qui ne s'impose aucune borne éthique. À leurs yeux, la violation des normes divines apparaît comme étant le principe directeur des expérimentations scientifiques. Selon ce que les religieux présentent comme étant la folie scientifique, un enfant pourrait n'avoir pour père et mère qu'une cellule ou avoir été engendré par des parents qui étaient morts. Une banque de sperme et un utérus artificiel pourraient techniquement remplacer l'union génésique de l'homme et de la femme. Quel que soit leur âge, la technique se doit de répondre favorablement à leurs désirs les plus fantasques. Pour s'épargner toute souffrance due à la durée de la grossesse et à la douleur de l'accouchement, la maternité sera supportée par une machine et non par la future mère. Dans cette logique, des « tablettes maternelles » pourraient techniquement assurer l'éducation de base de l'enfant. Grâce aux prouesses de la science, le changement de sexe par un individu donné pourrait s'effectuer parallèlement au changement de mode vestimentaire. Dans une visée posthumaniste, la convergence des nouvelles technologies (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et Sciences Cognitives) pourrait permettre à l'homme d'augmenter considérablement ses capacités physiques et intellectuelles pour devenir une sorte de Cyborg. Stefan Wul, à travers le personnage atypique d'Ugo, avait annoncé l'apparition d'un être post-humain : « Malgré sa tête de

cauchemar, Ugo était un homme » (S. Wul, 1996, p. 56). Victime d'un grave accident, Ugo, le muet, survécu, sans doute en profitant des exploits de la médecine, mais il avait désormais une apparence, repoussante, monstrueuse. Pour les religieux, est véritablement homme, tout être ayant une apparence d'homme ; une créature faite à l'image de Dieu. Un être mi-homme, mi-machine, avec des aptitudes intellectuelles et physiques hors normes, est réductible à un simple robot et n'est que le prototype d'un être humain dégradé, un simple artéfact à l'image du Dieu-Satan de la science. Pour les bio-conservateurs (religieux ou moralistes), le posthumanisme est essentiellement déshumanisant.

Les religieux, représentés dans *La mort vivante* par La Haute Prudence, afin d'éviter la destruction de la planète Vénus par la Science, après celle de la Terre, ont décidé d'imposer une terrible censure aux travaux des scientifiques. Cette censure religieuse, dans la première partie de cette œuvre, a pour conséquence implacable de vider la science de son essence, de crucifier toute inventivité scientifique comme le souligne Stefan Wul : « la terreur étouffait en lui toute curiosité scientifique » (S. Wul, 1996, p.141). La menace du glaive de la religion fait que le scientifique n'est scientifique que de nom ; son esprit se complait dans la routine cognitive. Le laboratoire cesse d'être le lieu privilégié de l'innovation pour n'être que l'atelier de promotion des dogmes religieux. Stefan Wul déplore ce dépérissement de la science : « les trois quarts de la Science avaient été perdus » (S. Wul, 1996, p. 07). La censure religieuse avait raréfié toute sorte d'ouvrages profanes ; la seule nourriture intellectuelle ou spirituelle admise étant la lecture des Livres saints. L'homme devrait se démarquer de l'animal en n'étant qu'un animal croyant et non pas un animal pensant, capable d'innovation. Toute tentative humaine en vue de sortir de la caverne de l'ignorance était perçue par les religieux comme le signe de l'orgueil de l'homme lié à sa nature pécheresse. Dans ce sens, l'Inspecteur-Prêtre, dénonçant la « curiosité excessive » de Joachin, le Maître-biologiste, le met en garde : « Ne péché plus, Maître-bio » (S. Wul, 1996, p.16). Toute investigation scientifique qui outrepassait les limites fixées par les dépositaires de la foi était considérée comme étant un péché. Le savant, pour ne pas s'exposer au courroux des religieux, commettait néanmoins un péché contre sa propre conscience de scientifique.

Cette atmosphère d'inquisition à l'égard de la science était assez préjudiciable à l'évolution de la connaissance. Stefan Wul souligne qu'elle était la cause de la déchéance intellectuelle de l'humanité : « La grande défiance officielle contre les savants accélérât encore cette déchéance » (S. Wul, 1996, p.07). Le savant qui avait l'audace de défier les maîtres de la Foi devrait s'attendre à connaître le même destin que Giordano Bruno¹. Le musellement de la pensée

¹ En Italie, le philosophe et scientifique Giordano avait été cruellement torturé et brûlé vif par l'Inquisition pour avoir déduit de la découverte de Copernic – la Terre n'est pas le centre du système solaire - qu'il y avait certainement une infinité d'autres systèmes solaires sans point central fixe : un Univers infini où il n'y avait pas de place pour un Dieu créateur.

scientifique obligeait les hommes de science à abjurer les conclusions de leurs recherches. La Terre, la planète maudite, était devenue inhabitable à cause des curiosités excessives des scientifiques. Les religieux, par cette censure, voulait éviter que la planète Vénus ne connaisse le même sort que cette planète maudite : la Terre. Cette guerre menée par le Consistoire contre les œuvres scientifiques masquait une véritable supercherie. En effet, d'une part, les agents du Consistoire traquaient tout individu qui lisait des œuvres profanes, d'autre part, les bibliothèques du consistoire, selon les révélations du contrebandier qui vendait clandestinement des œuvres scientifiques à Joachim, étaient bondées de ces œuvres interdites. Ce paradoxe, le contrebandier le dévoile au Maître-bio en ces termes : « Cher Maître-bio (...) vous êtes bien naïf. Les bibliothèques du Consistoire renferment plus d'ouvrages terriens que vous n'en lirez jamais » (S. Wul, 1996, p. 25). Les fruits défendus de la science, selon la logique du Consistoire, ne devaient point être accessibles au public ou à la masse des croyants, mais secrètement les religieux se gavaient de ces fruits maudits dans leurs saintes bibliothèques. La lutte pour la préservation de l'humanité contre les dérives des scientifiques entreprise par le Consistoire apparaissait comme étant un prétexte qui dissimulait les desseins véritables des religieux : être les seuls dépositaires du savoir qui leur permettait de continuer à exploiter la multitude, les pauvres brebis égarées. La connaissance scientifique est un pouvoir que les religieux ne voulaient point laisser aux mains des seuls scientifiques. La censure religieuse, par le biais de l'Inspecteur-Prêtre, a fermé le laboratoire du Maître-bio, accusé de faire des recherches sataniques. Joachim, expulsé de son lieu de recherche, était dans le désarroi. Sous le diktat de la religion, la science est, d'une certaine façon, morte-vivante : elle est bien présente, vivante, mais morte car vidée de sa sève inventrice. Cette léthargie de la science suscite chez Joachim le désir d'un monde de liberté scientifique. Ce désir refoulé de Joachim en liaison indirecte avec le désir manifeste de Martha de ressusciter sa fille occasionnera son transfèrement de la planète Venus à la planète Terre. Le scientifique, ostracisé, avait auparavant épousé ce slogan : « Vive la Terre ! Vive la Science ! » (S. Wul, 1996, p. 17). Vénus symbolise la planète qui favorise la mort de la science. Mais, la prétendue « folie inventive » des scientifiques prépare-t-elle l'hécatombe de l'humanité ?

2. La folie inventive de la science

Le désir de l'homme d'accroître démesurément sa puissance par le biais de la science est le sujet principal qui est abordé par Stefan Wul dans son ouvrage. L'omnipotence de la science doit permettre à l'homme de réaliser tous ses vœux en parvenant à vaincre même la mort. Le retour involontaire du Maître-bio sur la Terre fut organisé par Martha en vue d'un but unique : ressusciter sa fille Lise. Stefan Wul, dans cette œuvre de science-fiction, s'est fait l'écho du mouvement transhumaniste qui apparaîtra plus tard aux États-Unis. Si les transhumanistes

visent la mort de la mort, Martha, quant à elle, a convaincu le savant Joachin de ramener sa fille à la vie en usant de la technique du clonage.

La planète Vénus était le lieu de la mort vivante de la science ; la planète Terre était plutôt celle de la mort vivante de la religion. Par ces mots, Stefan Wul rend compte de la guerre qui était menée contre la religion sur la Terre : « cette estrade était un ancien autel, et le laboratoire une chapelle de la vieille religion » (S. Wul, 1996, p.55). Les terriens, émerveillés par les exploits de la science, ont décrété la caducité de la religion. À l'instar d'Auguste Comte, les préoccupations théologiques ont été perçues comme relevant de « la longue enfance de l'humanité » (A. Comte, 1845, p. XXXIV). À l'ère de la prédominance positiviste, les infrastructures religieuses ont été systématiquement remplacées par des installations au service de l'hégémonie de la science. Jacques Ellul, dans le *Système technicien*, évoque ce fait : « La technique se jugeant elle-même se trouve dorénavant libérée de ce qui a fait l'entrave principale à l'action de l'homme : les croyances (sacrées, spirituelles, religieuses) et la morale » (J. Ellul, 1977, p.161). La vieille religion a été conduite au tombeau ; le dieu de la science veillait au salut de l'humanité.

Une sorte de folie inventive, suscitée par le désir de Martha de ressusciter sa fille, conduisit Joachin à pratiquer la technique du clonage au-delà de toutes normes. Une telle pratique produisit le résultat suivant : « les jumelles ressentait toutes ensemble douleur, amusement, plaisir ou frayeur, au hasard de leurs rêves » (S.Wul, 1996, p.82). S'affranchissant de la contingence de l'enfantement naturel, Martha jouissait des bienfaits de l'enfantement automatisé dû à la pratique du clonage. Voulant retrouver sa fille unique, la science lui a permis d'avoir sept filles qui non seulement avaient la même apparence physique, mais également avaient une réaction émotionnelle commune. La diversité réactionnelle des fillettes a laissé place à la standardisation comportementale de celles-ci. Grâce aux prouesses de la science, les sept filles clonées de Martha connaissaient aussi une croissance hors norme : « Les petites continuaient de grandir à une allure inquiétante. Elles mangeaient énormément. Leur esprit croissait lui aussi en intelligence » (S.Wul,1996, p.83). Contrairement à la critique bergsonienne, la technique ne favorise pas seulement l'extension démesurée du corps, mais aussi celle de l'intelligence. Telles des poupées gonflables, la physionomie et le coefficient intellectuel de ces fillettes évoluaient à un rythme exponentiel. L'évolution de ces fillettes était assez préoccupante car elles déployaient intensément leurs aptitudes physiques et intellectuelles de façon nocive. Terriblement jalouses, les six filles clonées usaient de leurs diaboliques pouvoirs pour tenter d'éliminer la septième fille, la préférée de Martha. Stefan Wul, par ces mots, décrit leur degré de nuisibilité : « Douées de pouvoirs supra-normaux, elles la tuaient à distance, lentement et sûrement » (S. Wul, 1996, p.98). À l'opposé de la perspective cartésienne, la pensée n'est plus réductible à la simple raison, faculté psychique qui permet à l'homme de discerner le bien du mal ; elle devient elle-même une

redoutable arme de destruction. Le pouvoir télépathique de la pensée aide ces fillettes en leur épargnant d’user d’instruments bruts de nuisance tels que l’épée, le revolver ou la dynamite. La pensée comme arme annule toute distance ; avec finesse et précision hautement efficaces, elle réalise la désintégration substantielle de tout adversaire. Si la « vitesse de pensée dépasse la lumière » (S. Wul, 1996, p.106), l’arme télépathique révolutionnera l’art de la guerre : la théorie de la guerre totale de Carl Clausewitz ne sera plus de l’ordre de la fiction.

Par cette œuvre de science-fiction, Stefan Wul s’invite au cœur de débat sur le posthumanisme. Visionnaire, l’auteur de *La mort vivante* avait théorisé sur la volonté des humains de passer au stade de la « Surhumanité » (S. Wul, 1996, p.192). De ce fait, partant de la théorie de l’évolution de Charles Darwin, il relate les différentes mutations par lesquelles le simple ver est devenu singe et le singe, homme. Martha, par ces mots, prétend que cette évolution du vivant tend vers son perfectionnement continu : « Depuis des siècles et des siècles, le protoplasme humain attendait une conjonction de hasards propre à lui faire monter un échelon vers la perfection » (S. Wul, 1996, p.192). L’humanité n’est point appréhendée comme étant un stade final ; l’homme doit « mourir » c’est-à-dire être dépassé par le surhomme. Ce dépassement de l’homme par le surhomme va encore plus loin que le concept nietzschéen de surhomme qui repose essentiellement sur la volonté de puissance de l’homme. Fustigeant la plate égalité des hommes défendue par la religion, le philosophe du marteau prône l’avènement du surhomme, de l’homme qui a « tué Dieu », qui a transcendé la transcendance, qui a transcendé ses propres limites et est maître de ses propres valeurs. Ce cri nietzschéen jaillit de ces mots de *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Dieu mourut, à présent nous voulons, nous, -que vive le surhomme » (1971, p. 347). Le surhomme tel que pensé par Nietzsche n’implique point la mort physique de l’homme, mais plutôt la mort de l’esprit de chameau, la résignation. L’homme reste homme tout en se libérant de toute tutelle mystifiante. Il déploie la puissance autonome du lion et, pareil à l’enfant, crée ses valeurs nouvelles.

La mutation dont il est question dans cette œuvre relève du posthumanisme qu’on peut distinguer du transhumanisme. Si le transhumanisme vise l’amélioration volontaire des capacités physiques et psychiques de l’homme par l’usage de moyens biotechnologiques, le posthumanisme milite pour l’avènement d’une nouvelle humanité en rompant avec l’espèce humaine qui sera substituée par de nouvelles formes de vie intelligentes. Dans ce sens, le futurologue américain Ray Kurzweil, dans son ouvrage *Humanité 2.0. La bible du changement*, avance ceci : « Nous avons besoin d’un corps, mais une fois que nous aurons intégré la nanotechnologie moléculaire à l’intérieur de nous, nous pourrions changer notre corps à volonté ». (2007, p. 397). Stephan Wul évoque l’idéologie du posthumanisme qui consiste à « bouleverser, puis anéantir l’Humanité pour la faire renaître sous une forme épouvantable » (S. Wul, 1971, p. 62). Les partisans du posthumanisme non seulement critiquent l’extrême lenteur de l’évolution

darwinienne, mais estiment que les conditions biologiques de l'homme qu'elle a mises en place sont très insatisfaisantes. De ce fait, le passage au posthumanisme va avec l'élargissement de la définition de l'humain par l'intégration d'éléments non-humains. Sera posthumain, le cyborg ; tout être humain pourrait coexister avec son clone ou ses clones et intégrer des objets intelligents à son être.

La transformation radicale de la nature humaine ne sera pas seulement le fait de la science, mais résultera également de la suppression de toute distance ontologique, d'une part, entre l'homme et l'animal et, d'autre part, entre l'homme et le végétal. Stephan Wul relève cette vision holistique du vivant qui est prônée par le posthumanisme : « Le protoplasme humain absorbera tous les autres. La vie ne fera qu'un. Nous absorberons les arbres et les bêtes » (S. Wul, 1971, p. 193). L'homme n'est plus une créature spéciale qui supplante les autres êtres vivants ; il y a un continuum vital qui le relie aux autres êtres vivants. Le dépassement du statut singulier de l'homme induira un stade de compénétration des différents règnes du vivant. Dans ce sens, l'auteur de *La mort vivante* décrit un cas de fusion de l'homme et de l'animal : « Dans la salle des gardes rampait un serpent à peau humaine » (S. Wul, 1971, p. 145). La « folie » inventive de la science permettra d'étendre l'expérimentation de la technique du greffage des plantes aux autres espèces vivantes. Ainsi, sera-t-il envisageable la transplantation génétique entre l'homme et l'animal, l'animal et le végétal... D'où pourrait bien apparaître un être hybride, mi-homme, mi-plante, mi-végétal.

Cette mutation de la nature humaine n'épargnera point sa dimension morale et affective. Libéré de toute éthique à cause de la mort de la religion, l'homme sur la planète Terre se permet tout. Son pouvoir s'arrête là où s'arrête sa volonté, ses fantasmes. Étant libre de disposer de son corps et de son esprit comme de simples choses, il peut songer à la marchandisation de son être. En l'absence de La Haute Prudence, il est uniquement guidé par son appétit et ne vise que la satisfaction de ses désirs égoïstes. Par ces mots, Martha annonce ce bouleversement éthique : « Bientôt, morale et sexualité ne signifieront plus rien » (S. Wul, 1971, p. 196). Joachim et Martha, tout au long de l'ouvrage, ont vécu une espèce d'amour platonique. Au terme de cette idylle, au lieu de passer d'une relation amoureuse purement idéale à un amour physique, nos « deux amoureux » expérimentèrent un nouveau type de sexualité sans rapport sexuel. Cette sorte de sexualité de l'ère de la surhumanité exclut tout jeu de gymnastique corporelle de l'acte sexuel. L'union génésique propre à l'espèce animale est remplacée par une sexualité par absorption vitale que Martha explicite en ces termes : « Il faut que je vous absorbe et vous sauve du même coup » (S. Wul, 1971, p. 194). L'acte sexuel par absorption ne vise plus la jouissance physique ou la reproduction de l'espèce, il offre plutôt la mort vivante qui consiste à « mourir pour renaître aussitôt » (S. Wul, 1971, p. 195). Par cette sexualité, deux corps ne font plus un, symboliquement ; les corps disparaissent et donnent vie à une entité spirituelle

unique. Le concept de « mort vivante » permet de penser la mort de la mort physique et prédit une vie plus extatique libérée de toute pesanteur corporelle.

Vu ces effets néfastes sur l'homme et l'environnement, la science apparaît comme étant un instrument redoutable de destruction. Joachim, le scientifique, dépassé par ses propres travaux, souligne ce fait : « Vous vous êtes alliée à cette force terrible et maléfique qu'on appelle la Science pour mettre au monde un serpent, pour donner jour à ces jumelles inhumaines et monstrueuses » (S. Wul, 1971, p. 135). La science, libérée de la censure religieuse, dans cette œuvre de Wul, va dans le sens de la déshumanisation de l'homme. Joachim, le Maître-bio, reconnaît lui-même le caractère démentiel de l'expérimentation scientifique suscitée par Martha : « nous nous sommes lancés, dès le début, dans une chose folle » (S. Wul, 1971, p. 89). Le scientifique évolue en plein inconnu car il ne maîtrise plus la finalité de ses inventions. La lumière de la Raison émanant de la Morale religieuse s'est éteinte ; l'inventivité scientifique absorbe le savant qui, sans boussole, dans l'obscurité, navigue vers une destination inconnue. Stefan Wul présente un tableau très sombre de l'humanité quel que soit l'espace qu'elle occupe. Sur la planète Vénus, la prédominance du dogme religieux sur la recherche scientifique a engendré un monde réglé d'où est exclu toute liberté de penser, toute possibilité d'innover. La planète Terre, lieu de déification de la science et d'annihilation de la foi religieuse, est devenue un monde gravement menacé par la radioactivité. Dans son œuvre *La mort vivante*, Stefan Wul est-il foncièrement pour l'extermination de la science ou de la religion ? En dernière analyse, la visée implicite de Wul n'est-elle pas de décrire les dérives de la science et de la religion en vue d'établir leur complémentarité ?

3. De la complémentarité de la science et de la religion

Une certaine lecture superficiellement globalisante de *La mort vivante* pourrait amener des critiques à ranger Stefan Wul au nombre des auteurs qui fustigent la science en faveur de la religion. En effet, même si dans la première partie de cette œuvre de fiction, il commence par dénoncer la censure que l'autorité religieuse impose aux scientifiques, la majeure partie de son ouvrage semble aller dans le sens de la critique de la folie scientiste en vue de conditionner la rédemption du scientifique par la foi religieuse. Au-delà d'une telle lecture manichéenne qui présente la religion comme étant généralement salvatrice et la science, maléfique, nous pensons que Wul, fondamentalement, vise la complémentarité de ces deux domaines.

Stefan Wul n'est ni fidéiste ni scientiste. L'attachement démesuré à la foi religieuse et l'adhésion à l'idée de l'omnipotence de la science sont deux postures qui sont à la fois récusées par Stefan Wul. Par ces mots de Martha, l'auteur fustige la radicalité de la censure imposée par la religion à la science : « votre religion exagère en frappant d'interdit toutes les sciences. Beaucoup d'entre elles étaient fort utiles » (S. Wul, 1971, p. 53). La religion dégénère en un système de

mystification et d'inquisition lorsqu'elle cherche à embastiller la recherche scientifique. Même si la science n'est pas la sphère d'une œuvre totalement immaculée, toutes les théories ou applications de la science ne méritent point d'être indistinctement guillotonnées. Les religieux comme les autres humains ont nécessairement besoin de science. Même les fondamentalistes religieux, qui excèrent à la fois l'art, l'éthique et la science de la modernité, se servent des produits de l'évolution scientifique pour accomplir leurs basses besognes. La techno-science doit être libérée des carcans des fondamentalistes religieux pour qu'elle puisse satisfaire les besoins matériels des humains comme le suggère ces mots de Wul « Cette gigantesque expérience ratée l'avait affranchi de toute religiosité imbécile ; elle l'avait rendu majeur, dégagé des tabous qui l'entravaient depuis l'enfance » (S. Wul, 1971, p. 157). La science n'est pas exemptée de critique ; œuvre humaine, elle s'élabore en passant par des moments de balbutiements, d'atermoiements, d'errements. De ce fait, il est tout à fait déraisonnable de miner la recherche scientifique au vu de tentatives expérimentales ratées.

La religiosité imbécile se caractérise, d'une part, par sa faiblesse car, refusant de prendre de la hauteur, elle se complaît dans l'état d'enfance de la connaissance, et, d'autre part, par son attrait pour la sottise découlant de son dédain pour tout acte de réflexion. Dénonçant l'infantilisation de l'homme par la religion, Sigmund Freud dans *l'Avenir d'une illusion* préconise l'éducation en vue de la réalité, même quand elle semble cruelle : « L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans l'univers hostile » (1932, p. 70). En questionnant le Livre de la nature en vue de découvrir les lois qui la régissent, le savant, doté d'un esprit libre tire les leçons de ses échecs et pense la finalité de ses inventions. La religiosité imbécile est autant critiquable que la folie scientifique. Dans ce sens Wul avance ceci : « Toute science était dangereuse. Et quoiqu'il eût pensé différemment naguère, il fallait avouer qu'il était aussi dangereux de toucher à la cellule qu'à l'atome » (S. Wul, 1971, p. 157-158). Toutes les sciences ne sont pas dangereuses en elles-mêmes, mais toute science, dans son application, peut être désastreuse quand elle échappe à son inventeur et se retourne contre l'homme. La bombe atomique à Hiroshima et à Nagasaki, la menace radioactive à Tchernobyl et à Fukushima sont des exemples parlants, assez alarmants qui attestent ce fait.

Face au désarroi et au fourvoiement, Joachin, le Maître-bio, engagé dans la folie scientifique, s'en remet à la foi religieuse pour sauver l'humanité. Le savant, désorienté par la tournure cataclysmique de ses expérimentations scientifiques, trouve du réconfort dans la lecture de ce vieux psaume : « Le Seigneur est mon flambeau ; c'est lui qui me sauve : qui craindrai-je ? » (S. Wul, 1971, p. 179). Pour les partisans du scientisme, le Maître-bio, en osant prononcer ces mots, commettait un grave « péché » contre la science. Le Maître-bio venait de ruiner les acquis des rudes combats qui ont été menés par les positivistes et les philosophes des

Lumières pour libérer la science du joug de la religion. En fait, Wul ne subordonne point la science à la religion ni la religion à la science. Pour lui, le scientifique, peut rechercher du réconfort dans « des formules pures et naïves pour augmenter sa confiance en soi » (S. Wul, 1971, p. 179). La science ne peut véritablement combler les désirs spirituels de l'homme. Lorsque le savant est embourbé dans une situation aporétique, il doit s'oxygéner spirituellement en se liant soit à une « Force Souveraine » (S. Wul, 1971, p 180), soit à un « Seigneur » (S. Wul, 1971, p 180), soit à un « Grand Être » (S. Wul, 1971, p 180). La religion que Wul récuse est celle qui est « toute de restriction » (S. Wul, 1971, p 179). La religion telle que perçue par Wul ne doit pas maintenir les humains dans une crainte malade, dans une crédulité moutonnaire ; elle doit plutôt participer à la revitalisation « des hommes hardis et entrepreneurs » (S. Wul, 1971, p 179).

Opposé au fidéisme, Wul n'est pas pour une vision anthropomorphe de Dieu. Son Seigneur n'est pas un être à la forme humaine, au-dessus du cosmos, qui régule la vie des hommes, les punit ou les récompense. Le Seigneur, selon Wul est « comme une immense réserve d'énergie morale, comme une force quasi-cosmique dont chacun pouvait user en se servant de mots catalyseurs » (S. Wul, 1971, p 180). Au lieu de s'enfermer dans la coquille fébrile de son ego, de ne percevoir la réalité que sous l'angle limité de sa raison discursive, le savant wulien doit « être matérialiste et croire à des forces cachées » (S. Wul, 1971, p 180). Ce statut de l'homme de science est en phase avec l'idée de complémentarité de la science et de la religion. La religion ne doit pas robotiser le savant en l'attachant à des superstitions débilantes, en lui imposant des censures sclérosantes. De même, le savant ne doit pas être cet être dénué des principes moraux qui, par sa folie inventive, menace à la fois la survie de l'humanité et des autres êtres vivants.

Il faut se méfier de l'impératif technicien que Gilbert Hottois, dans son œuvre intitulée *Entre symboles et technosciences*, définit comme étant « la forme contemporaine de la liberté scientifique qui ne reconnaît aucune limitation *a priori*, ni morale, ni religieuse, ni politique » (1996, p 99). Accorder un pouvoir absolu à la technoscience en permettant au savant de tout essayer, de tout expérimenter est une dangereuse option qui conduira nécessairement l'humanité à une impasse. Stefan Wul préconise une liberté bornée par une certaine morale au savant. La technoscience, échappant totalement à tout contrôle, a été dramatiquement symbolisée à la fin de *La mort vivante* par La Masse, un « monstrueux tas de chair humaine à peu près conique » qui dévaste tout (S. Wul, 1971, p 182-183). Jacques Ellul, dans *Le système technicien* révèle ceci : « la technique étant le seul médiateur maintenant reconnu, échappe en réalité à tout système de valeurs » (2004, p 47). L'homme, l'État et le peuple, de plus en plus incorporés au système technicien, parviennent difficilement à tenir la technique à distance en vue de la contrôler. Sur la question du transhumanisme, Ébénézer Njoh Mouellé, dans son œuvre *Transhumanisme, marchands de science et avenir de l'homme*, critique à la fois les

dérives expérimentales sur la manipulation génétique et le musellement de la recherche scientifique en ces termes :

Ce sont les manipulations génétiques à caractère eugénique qui soulèvent le problème de la régulation, en même temps que les sujets tels que ceux posés par le recours à des mères porteuses qui font percevoir l'enfant comme s'il était devenu un objet à acheter et à vendre. Il ne devrait cependant pas être question de brider « l'esprit d'invention » et la recherche scientifique. (É. Njoh Mouellé, 2017, p.117).

La vision de la complémentarité de la science et de la religion de Stefan Wul apparaît clairement dans cette pensée : « Il méprisait l'obscurantisme fumeux de la Haute-Prudence autant que la gloriole imbécile de certains fêrus d'athéisme » (S. Wul, 1971, p 181). La religion doit se libérer de sa tendance à maintenir les humains dans la caverne ombrageuse, l'ignorance dont parle Platon dans le Livre VII de *La république* et les savants doivent vaincre en eux toute vanité scientifique.

Conclusion

La science-fiction comme genre narratif qui permet de penser le futur des humains par anticipation ou par extrapolation en utilisant les données de la science ou de la technologie ne peut qu'intéresser la réflexion philosophique. De tous les êtres de la nature, seul l'homme, être éminemment métaphysique, ne se contente pas uniquement de satisfaire ses besoins purement existentiels, mais s'interroge sur son devenir proche ou lointain. La nécessité de penser le futur de l'humanité et des autres êtres extrahumains doit être un impératif pour tout être humain. Le futur n'est pas une donnée que l'humanité dans sa marche atteindra inéluctablement. Le futur est véritablement notre futur, la résultante des multiples actions des humains dans le présent. L'appel jonasien qui permet de dépasser la responsabilité par imputation pour la responsabilité par anticipation est toujours d'actualité comme le souligne Catherine et Raphaël Larrère dans leur œuvre *Du bon usage de la nature* : « Jonas introduit une définition de la responsabilité par anticipation : être responsable, c'est répondre d'un être ou d'un objet et en prendre soin pendant une longue période » (2009, p. 238). En s'appuyant sur la science et la religion, les humains doivent prendre soin de la nature car notre futur en dépend.

L'analyse critique de *La mort vivante* de Stefan Wul nous a permis de penser la relation entre la science et la religion. L'approche conflictuelle de ces deux domaines a mis en relief, d'une part, les dangers de la censure religieuse qui entrave considérablement l'inventivité scientifique et, d'autre part, les graves dérives de la folie inventive des scientifiques qui hypothèquent à la fois l'avenir de l'humanité et celui des autres êtres vivants. Au-delà du rapport antagoniste de la science et de la religion, cette étude nous a permis de montrer que Stefan Wul dans cette œuvre vise principalement la complémentarité de ces deux domaines de connaissance. La science a besoin de la boussole spirituelle de la religion ou de la philosophie pour humaniser ses fins et la religion, censée être au service des hommes, doit encourager l'inventivité scientifique.

Références bibliographiques

- COMTE Auguste, 1945, *Lettre philosophique sur la commémoration sociale*, Paris, Anthropos.
- ELLUL Jacques, 1977, *le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy.
- FREUD Sigmund, 1971, *l'Avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F.
- HOTTOIS Gilbert, 1996, *Entre symboles et technosciences. Un itinéraire philosophique*, Paris, Champ Vallon.
- KURZWEIL Ray, 2007, *Humanité 2.0. La bible du changement*, Paris, M21 Editions.
- LARRERE Catherine et Raphaël, 2009, *Du bon usage de la nature, Pour une philosophie de l'environnement*, Flammarion.
- NIETZSCHE Friedrich, 1971, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard
- NJOH MOUELLÉ Ébénézer, 2017, *Transhumanisme, marchands de science et avenir de l'homme*, Paris, l'Harmattan.
- WUL Stefan, 1996, *La mort vivante*, Paris, Denoël.